

Psychologies. En quoi le tao inspire-t-il votre vie et votre œuvre ?

François Cheng : À la base de la pensée asiatique, il y a l'idée de la Voie [tao, ndr], une voie animée par le souffle primordial. La Voie désigne la gigantesque marche de l'univers vivant en devenir. Son fonctionnement est caractérisé par la grande reliance. Elle offre une vision organiciste de l'univers vivant, où tout se relie et se tient puisque tout provient du souffle originaire, qui, sous forme de multiples souffles vitaux, régit le mouvement de toutes les entités qui le composent. C'est ainsi, à travers le souffle, que le destin humain et le destin terrestre se déroulent au sein d'un processus infiniment plus vaste et pérenne. L'ordre de la matière et l'ordre de la vie sont d'un seul tenant. Aucun natif de l'Asie n'est prêt à abandonner cette idée de base. Elle nourrit aussi toutes les formes de création que je pratique.

Comment cette vision du monde influence-t-elle votre poésie ?

L'homme ne peut se relier à cette Voie et, par là, trouver une forme d'accomplissement que par sa voix. L'homme est un être de langage. C'est par le langage que l'homme s'est fait, s'est construit, s'est révélé au mystère de son existence au sein de l'univers vivant, à son destin. Cette voix se traduit, chez les philosophes, par des essais. Chez les écrivains, par un ensemble de formes littéraires et pour moi, au sommet de ces formes, il y a la poésie, parce que la poésie élève le langage à son plus haut degré de « signification ».

Le langage ordinaire a pour fonction de nommer les êtres et les choses ainsi que ce qui se passe entre les êtres et les choses. Mais à son plus haut degré, ce langage se transmue en un chant essentiel que des métaphores et des symboles rendent proches de l'indicible. Par sa musique, la poésie résonne au souffle rythmique - ça, c'est la manière chinoise de voir - qui anime de l'intérieur les êtres et les choses. Quand la poésie rejoint cette dimension, la résonance du chant poétique plane sur le double royaume, elle efface la frontière entre la vie et la mort. La vocation du poète est avant tout orphique (*). Bien sûr, je ne suis ni philosophe ni théologien, donc je reste dans le mystère. Je me laisse inspirer, ou aspirer, par quelque chose qui me dépasse. En vieillissant, on se dépouille du superflu. J'y ai été obligé physiquement. On devient cet être passablement dénudé, à la fois pauvre et riche, car je deviens un véritable réceptacle. Toutes sortes de choses inattendues et inespérées pénètrent en moi, demandent à être exprimées. Tout à coup, un vers ou un thème me foudroient, et à partir de là, il n'y a plus de paucien

moi. Jour et nuit, cela travaille en moi, jusqu'à ce que j'aie trouvé une forme, jusqu'à ce que cela chante. La création telle que je la vis implique le travail de l'esprit et l'élan de l'âme.

En quoi être conscient d'avoir une âme peut-il nous apaiser ?

Qu'est-ce qui en chacun de nous est précieux ? Notre esprit ? Bien sûr, c'est important. Mais notre âme, qui contient toute notre mémoire, tout notre vécu, toute notre sensibilité, et notre élan, notre âme donc, c'est l'unicité de notre être et de chacun. Nous ne pouvons pas nous contenter du corps et de l'esprit. Ne jurer que par cette dualité, c'est en réalité former un système clos, chacun des deux n'ayant de référence que l'autre. Le résultat, c'est qu'on en arrive toujours au même point : une soumission de l'esprit aux exigences impérieuses, illimitées, tyranniques du corps, c'est-à-dire à un hédonisme stérile comme un serpent qui mord sa propre queue. En revanche, si nous revenons à une conception ternaire de notre être, corps-esprit-âme, nous entrons dans un mouvement ouvert à la transformation. Cela, les Chinois l'ont bien compris : dans un système duel, nous sommes dans un monde clos de « je te tiens, tu me tiens », un monde de tensions ; dans un système ternaire, nous entrons dans un mouvement circulaire. Mais il n'y a pas que cette question du mouvement. Il y a aussi le contenu. L'âme n'est pas simplement un ingrédient que nous ajoutons pour casser la dualité corps-esprit. Elle constitue la part la plus riche de notre être. Aujourd'hui, nous vivons dans une ère d'exaltation de l'intelligence artificielle : tout ce que l'esprit peut, le robot le pourrait aussi. L'âme, c'est cette part en nous qu'un robot ne pourra jamais remplacer. Elle est le terreau du désir et de la mémoire, toute notre expérience passionnelle de vie, les ressentis, les sentiments, l'intuition de la beauté, et puis la création artistique, la communion avec toute entité qui compose l'univers vivant, une sorte de lien foncier avec la transcendance aussi.

Vous parlez de vous comme d'un être tourmenté alors que vous dégagez une image de « lâcher-prise ». Comment l'expliquez-vous ?

Je suis un écorché vif, constamment écrasé par la souffrance personnelle et la souffrance du monde. J'ai fini par comprendre que la sérénité ne peut jamais s'obtenir par l'indifférence ou l'oubli, autrement dit par une sorte de cloisonnement égoïste. Ce n'est pas dans la recherche de la protection que nous pouvons atteindre la sérénité

Vous parlez de lâcher-prise. On peut user aussi du terme d'abandon, dans le sens paradoxal d'« abondance de don ». Si sérénité et paix il y a, c'est dans l'abandon total, dans l'abandon confiant. La vraie sérénité nous est accordée dans l'ouvert, par une disposition foncière au partage. N'oublions pas que si le partage implique le fait de partager la souffrance des autres, il signifie aussi partager la joie des autres, une vraie joie qui vient de la souffrance surmontée. Elle nous permet de nous alléger de nos propres soucis, de nos angoisses. En réalité, toutes nos difficultés, tous nos tourments viennent du fait que nous ne sommes pas reliés. Je reviens donc à l'idée de la reliance. Après toutes les expériences extrêmes du XX^e siècle, nous avons compris que la vérité n'est pas dans le pouvoir absolu (nous l'avons essayé dans tous les régimes, et c'est terrifiant) ni dans l'idée absolue comme Hegel l'a imaginée (puisque elle s'est transformée en idéologie), mais dans l'amour absolu, seul garant de l'immense aventure de la vie.

Il faut donner sans espérer de retour ?

C'est en donnant que l'on reçoit. Dans le partage, la vie se révèle un don inépuisable. Je reçois un grand nombre de lettres. Beaucoup de gens s'adressent à moi, me confient leurs douleurs, leurs problèmes. Je me trouve souvent dépourvu, sans voix, mais le fait de partager leurs souffrances est déjà une réponse en soi. La beauté physique n'est pas toujours fiable, mais la beauté de l'âme, c'est la bonté même. Quand l'âme atteint sa dimension divine, beauté et bonté sont réunies. C'est alors une donation élégante et totale, à l'image de l'avènement de l'univers, de son surgissement qui est justement une donation sans réserve. Quelque chose est arrivé, nous a été donné sans contrepartie. Sans cette prise de conscience, nous errerions dans une forme de désespérance. Je ne fais pas de moralisme. Je parle de l'être, de la plénitude de l'être. « La vie ne vaut rien mais rien ne vaut la vie », écrivait André Malraux. C'est inouï d'être là, de se parler. Un autre de mes quatrains dit :

« Éternel adieu,
à tout moment ;
Éternel bonjour,
à chaque instant ».

* Orphée, « le poète à la lyre, ordonne par son incantation le mouvement des rochers, des arbres et des animaux et par là même, insère le destin de l'homme dans l'ordre de la Création », écrit François Cheng dans « Le Dialogue, une passion pour l'âme ». François Cheng, « L'Éternel adieu ».